

embarrassés. Pour moi, dit la femme je suis la maitresse, je sais bien ce que je souhaiterai. Je ne souhaite pas encore, mais il me semble qu'il n'y a rien de si bon que d'être belle, riche et de qualité. — Mais, répondit le mari, avec ces choses on peut être malade, en chagrin, on peut mourir jeune, il serait plus sage de souhaiter de la santé, de la joie et une longue vie. — Et à quoi servirait une longue vie, si l'on était pauvre? dit la femme; cela ne servirait qu'à être malheureux plus longtemps. En vérité, la fée aurait dû nous promettre de nous accorder une douzaine de dons, car il y a au moins une douzaine de choses dont j'aurais besoin. — Cela est vrai, dit le mari, mais prenons du temps. Examinons d'ici à demain matin les trois choses qui nous sont les plus nécessaires, et nous les demanderons ensuite. — J'y veux penser toute la nuit, dit la femme; en attendant, chauffons-nous, car il fait froid. En même temps la femme prit les princettes et racommoda le feu, et comme elle vit qu'il y avait beaucoup de charbons bien allumés, elle dit sans y penser : — Voilà un bon feu, je voudrais avoir une aune de boudin pour notre souper, nous pourrions le faire cuire bien aisément. A peine eut-elle achevé ces paroles, qu'il tomba une aune de boudin par la cheminée. — Peste soit de la gourmande avec son boudin! dit le mari; ne voilà-t-il pas un beau souhait? nous n'en avons plus que deux à faire; pour moi, je suis si en colère que je voudrais que tu eusses le boudin au bout du nez. Dans le moment, l'homme s'aperçut qu'il était encore plus fou que sa femme; car, par ce second souhait, le boudin sauta au bout du nez de cette pauvre femme, qui ne put jamais l'arracher. Que je suis malheureuse! s'écria-t-elle, tu es un méchant, d'avoir souhaité ce boudin au bout de mon nez. — Je te jure, ma chère femme, que je n'y pensais pas, répondait le mari; mais que ferons-nous? Je vais souhai-